

centre européen de la culture l'europe et les intellectuels



Extrait de la publication

idées/gallimard



© *Éditions Gallimard, 1984.*

Extrait de la publication

ALISON BROWNING

Née en Angleterre en 1951, maîtrise de langues et de littérature de l'Université d'Oxford. Réside à Genève, assistante du Professeur Jacques Freymond à l'Institut Universitaire de Hautes Etudes Internationales (1976-1978) et du Professeur André Reszler à l'Institut Universitaire d'Etudes Européennes (1978-1981); actuellement Secrétaire général adjoint de la Conférence Permanente des Recteurs et des Vice-Chanceliers des Universités Européennes (CRE), Alison Browning prépare un doctorat ès sciences politiques. Co-auteur du volume 6 de la collection *Documents diplomatiques suisses, 1848-1945*, publiée sous l'égide du Fonds national suisse de la recherche scientifique (Berne, 1981).

Avertissement

Les interviews présentées dans ce volume sont le résultat d'une enquête que j'ai effectuée dans divers pays d'Europe pour le Centre Européen de la Culture (Genève) à l'initiative du Professeur André Reszler qui en a assuré la direction.

L'enquête consistait à interroger un certain nombre d'intellectuels sur leur perception de l'Europe, moins celle des institutions que celle plus vaste de la culture, et leur attitude à cet égard. Une telle entreprise a semblé particulièrement opportune à une époque où l'on assistait à la crise des grandes idéologies traditionnelles (crise du marxisme, mais aussi du productivisme libéral et du stato-nationalisme) et à la résurgence, consécutive à une longue période de méfiance ou de rejet, de l'idée européenne. Elle donne une image prise sur le vif de l'opinion de certains des plus prestigieux intellectuels du continent sur leur culture et sur l'Europe, entre les élections européennes de 1979 et celles de 1984.

Ce projet a pu être exécuté grâce à une aide financière généreuse et constante de la Fondation Charles Veillon, de Lausanne¹. Ce soutien avait

1. La Fondation Veillon décerne chaque année le *Prix européen de l'essai*; deux des intellectuels dont nous publions ici les interviews, Jacques Ellul et Leszek Kolakowski, ont été lauréats du prix en 1975 et 1980.

également permis d'organiser en juin 1979 au Centre Européen de la Culture un colloque international sur le thème « l'Europe et les intellectuels », colloque qui, en quelque sorte, inaugurerait notre enquête¹.

J'ai pris contact personnellement avec une cinquantaine d'intellectuels de premier plan en Allemagne, France, Grande-Bretagne, Italie et Suisse. Ces penseurs originaux et indépendants — écrivains, historiens, philosophes, critiques d'art, politologues, ethnologues, etc. — avaient été choisis en fonction de leur personnalité et de l'importance de leur œuvre.

La proportion élevée des réponses positives aux demandes d'interviews témoigne de l'intérêt certain que portent encore — ou de nouveau — les intellectuels au concept d'Europe. Une Europe passée, présente et à venir, que la plupart de mes interlocuteurs considèrent en effet comme une réalité culturelle et le cadre même de leurs travaux. Cette convergence se manifeste malgré les différents cheminements idéologiques et la variété des spécialisations. L'ensemble de l'enquête donne un reflet révélateur des itinéraires personnels et de la réflexion sur un problème politique et culturel qui nous concerne tous.

ALISON BROWNING

1. Les actes du colloque ont été publiés dans la revue *Cadmos* (n^{os} 7, 8 et 10), au Centre Européen de la Culture, 122, rue de Lausanne, 1211 Genève 21.

En juin 1979, tandis que l'Europe des Communautés économiques venait d'élire son premier Parlement, un colloque fut réuni à Genève, au Centre Européen de la Culture sur le thème « L'Europe et les Intellectuels ». Le Professeur André Reszler, alors Directeur du C.E.C., introduisit les débats par les réflexions que l'on va lire et qui ont servi de point de départ à l'enquête.

INTRODUCTION

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, une part importante de la communauté intellectuelle européenne est acquise à l'idée d'une Europe unie. Dans le prolongement de la pensée politique des mouvements de la Résistance — et par opposition à l'Europe allemande dont un Drieu la Rochelle s'est fait le porte-parole — des intellectuels de premier plan tels que Karl Jaspers, Salvador de Madariaga, Ignazio Silone, Albert Camus, Julien Benda, Stephen Spender, envisagent la reconstruction politique et culturelle du continent dans le cadre d'un projet fédératif. Un quart de siècle plus tard, l'effort européen ne bénéficie plus que du soutien d'un nombre restreint d'écrivains et d'artistes, restés fidèles à leur premier engagement européen. L'Europe est devenue petit à petit l'affaire de spécialistes, de technocrates, de fonctionnaires. Les diverses mesures d'intégration entreprises — la création de la C.E.C.A., la signature du Traité de Rome, sans parler des conflits que soulève le fonctionnement des institutions européennes depuis lors — font oublier les finalités de la construction européenne. Dépourvue de la dimension culturelle qui en était le point de départ, on dirait que l'Europe a cessé d'être l'idée capable de susciter des ralliements solides et durables. Or, sans le soutien actif de ses intellectuels, l'Europe est condamnée à piétiner.

Quelles sont les raisons de cette désaffection des milieux intellectuels à l'égard de l'idée européenne ?

Une première raison se trouve dans la dévalorisation de l'idée de l'engagement, de l'attitude fondamentale de l'écrivain, du poète, du savant, à l'égard des problèmes majeurs du temps.

L'histoire intellectuelle du XIX^e siècle nous propose la figure du poète « actif, responsable et engagé ». (Le mot est de Lamartine, prototype de l'intellectuel passionnément engagé dans les débats politiques et sociaux de son temps.) Cependant, la question essentielle n'est pas de savoir si grâce à une influence déterminante le poète infléchit l'événement dans le sens de l'idéal qu'il poursuit, mais seulement s'il s'établit entre son action politique et son œuvre une interaction féconde, si sa pensée s'enrichit de la réalité vécue pour rejaillir de son côté sur celle-ci. (D'une manière générale, la pensée politique de l'intellectuel du XIX^e siècle est moins « radicale » que celle de ses héritiers du XX^e siècle. Elle est peu marquée par la connaissance intime de la politique. Aussi évolue-t-elle librement sur le plan de la seule pensée abstraite, n'ayant aucun obstacle à surmonter.) L'opposition intellectuelle du cercle que M^{me} de Staël réunit autour d'elle à Coppet ne parvient certes pas à ébranler la « dictature napoléonienne ». De la vie et de l'œuvre de Benjamin Constant, ce n'est pas son rôle pendant les Cent-Jours ou sous la Restauration que nous retenons, mais deux courts récits autobiographiques, Adolphe et Cécile. De la même manière, ce n'est pas Alexis de Tocqueville le ministre qui retient notre attention, mais l'auteur de la Démocratie en Amérique. L'apostolat européen de Victor Hugo et l'engagement prodreyfusard de Zola ne font peut-être pas le poids face aux Contemplations et à Germinal... Leur action réelle n'en a pas moins pesé sur l'événement.

Le XX^e siècle nous propose, à la place du poète engagé, l'intellectuel théoricien de la « littérature engagée ». L'intellectuel allemand est bien entendu aux premiers rangs de l'opposition anti-hitlérienne. En France, la Collaboration et la Résistance mobilisent bon nombre d'intellectuels qui deviennent les familiers des estrades des grandes réunions politiques et ne

refusent pas de signer appels et manifestes. Mais comme une longue tradition esthétiste, moderniste les a tenus éloignés du foyer des actions politiques, leur engagement les enferme dans le cercle de l'intelligentsia dont ils parlent la langue et à laquelle ils s'adressent en premier lieu. Les écrivains n'ont peut-être jamais été autant engagés que pendant les trente dernières années, mais leur voix n'a jamais aussi peu porté que pendant cette période-là. (Toute œuvre étroitement subordonnée à la politique d'un parti ou à une esthétique partisane échappe à la définition de l'engagement si sa valeur essentielle découle du fait même de sa coloration idéologique.) Engagés sur le plan de la sensibilité politique, les écrivains ne sauraient prendre fait et cause pour une Europe qui a perdu ses connotations culturelles pour devenir la chasse gardée de l'économiste, de l'agronome ou du technicien.

La civilisation européenne à « l'ère du soupçon »

L'unilatéralité technicienne de l'intégration européenne n'explique qu'en partie le phénomène de désaffection de l'intellectuel dont nous avons souligné l'ampleur. Ce phénomène plonge ses racines essentielles dans la marginalisation — et l'auto-marginalisation — de l'artiste, de l'écrivain, au sein de la société et dans la crise de la conscience européenne.

De plus en plus, la conscience européenne s'appuie sur une sorte d'eurocentrisme à rebours : la vision d'un Ugly European responsable de tous les maux, destructeur de valeurs et de vies humaines en Europe et un peu partout dans le monde. La mauvaise conscience qui se substitue à la conscience européenne¹ interdit pratiquement tout engagement européen qui devient ainsi la victime d'une « ère du soupçon » nihiliste, dans le sens où Stendhal a déjà diagnostiqué une certaine maladie fatale de la civilisation. — Refuser l'Europe, c'est refuser les

1. Sur la mauvaise conscience européenne, voir mon essai *L'intellectuel contre l'Europe* (Paris, P.U.F., 1976).

« trente siècles de fausse civilisation » dont Proudhon a dénoncé, avant Wagner et avant Marx, les « méfaits ». Dans l'optique de ces critiques édéniques, l'Europe apparaît comme la civilisation par excellence, le siège d'un « civilisatiocentrisme » particulièrement nocif.

L'acquis européen s'est petit à petit mondialisé, et cette mondialisation renforce l'infidélité croissante du « clerc » à l'Europe perçue en tant que civilisation. Car, dès que l'Europe est partout, elle cesse de fasciner, d'interpeller chez soi. Ni le compositeur, ni le peintre de nos jours ne saurait définir sans ambiguïté ce qui est européen. Sa fidélité va assez naturellement à un langage universel ou universalisant. Aussi se « déeuropéanise »-t-il sans s'en rendre compte parfaitement.

Que peut représenter dans ces conditions l'Europe pour l'intellectuel sinon une solution comptable permettant une réglementation plus ou moins équitable de la production et de la circulation du vin ou du beurre, ou le poids mort d'une tradition qui, privée de sang neuf, s'épuise et se meurt ?

Une analyse même superficielle permet pourtant de s'apercevoir du contenu vivant de l'idée européenne. Les valeurs qu'elle recèle n'ont pas encore épuisé leurs virtualités. Ce fait que semble ignorer l'intellectuel français, anglais ou allemand, est d'une évidence aveuglante pour son homologue grec, espagnol, portugais ou... russe, polonais, hongrois...

L'engagement européen des intellectuels grecs et espagnols indique clairement qu'ils voient dans l'adhésion de leur pays au Marché Commun autre chose qu'un accord se limitant à l'infrastructure communautaire de l'industrie et du commerce. L'Europe des dix leur apparaît comme une garantie institutionnelle contre le retour éventuel de la dictature. Dans l'Est européen — où s'affirme de plus en plus fortement le sentiment d'appartenance à l'Europe centrale — l'aspiration à la pluralité des valeurs se fonde sur le pluralisme des traditions nationales les plus vivaces.

Les valeurs du pluralisme, de la démocratie, permettent d'entrevoir la perspective d'une dynamique propre au système européen des valeurs. Oscillant entre les extrêmes de l'indivi-

dualisme et du collectivisme, l'Europe est le seul coin de la terre où puissent être redéfinis, dans le sens de leur enrichissement mutuel, les rapports entre l'individu et la société. Elle est également seule à pouvoir assurer l'autonomie — relative, fondée sur leur interaction — des facteurs principaux de l'histoire : la culture, la société et la religion (ou l'esprit d'utopie). Si les notions de liberté et d'égalité peuvent être réconciliées, c'est encore à elle d'en faire l'expérience. Comme c'est à elle de réconcilier nature et culture grâce à la puissance médiatrice d'une pensée écologique désidéologisée.

ANDRÉ RESZLER

Philippe Ariès

Philippe Ariès (1914-1984), spécialiste des problèmes agricoles et « historien du dimanche », selon sa propre formule, est connu pour ses livres d'histoire, dans lesquels il expose l'attitude de nos ancêtres devant la naissance, l'enfance, la famille et la mort : Histoire des populations françaises et de leurs attitudes devant la vie depuis le XVIII^e siècle (1948); L'Enfant et la Vie familiale sous l'Ancien Régime (1960); L'Homme devant la mort (1977), etc. Celui de ses livres auquel nous faisons référence dans le texte, est un essai autobiographique. Notre interview a été enregistrée à Paris en octobre 1980.

Alison Browning : Philippe Ariès, qu'évoque dans votre esprit la notion de l'Europe ?

Philippe Ariès : En fait je me sens assez européen, mais pas au sens restreint de la Communauté européenne, quoique j'y aie travaillé, non pas comme historien, mais dans mon métier de la semaine qui était celui de spécialiste de l'information dans l'agriculture tropicale. J'ai participé à des travaux de commissions à Luxembourg, au siège de la Communauté, et j'ai été très heureux là. J'ai beaucoup apprécié mes collègues de la Communauté; je ne suis pas du tout un Français nationaliste comme il y en

avait beaucoup à l'époque — c'était le triomphe du gaullisme et tout ce qui touchait à la Communauté était suspect. Mais il n'empêche que je suis gêné dans la Communauté européenne telle qu'elle est, par son caractère trop strictement économique. J'ai été frappé tout récemment par le fait que l'on ait pu mettre en cause l'entrée de l'Espagne et de la Grèce dans la Communauté européenne pour des raisons de choux-fleurs ou de haricots verts ! Pour moi, l'Europe est d'abord une culture, la culture occidentale latine, où je classerais aussi bien les Anglais, cela ne me gêne pas, au contraire, quoique ceux-ci s'obstinent aujourd'hui à ne retenir de leur longue histoire que ce qui a une relation avec la révolution industrielle et la dérive qui, aux XVII^e et XVIII^e siècles, a détaché l'Angleterre de l'Europe pour la pousser vers le grand large. Il est frappant de voir à quel point ce pays conservateur, si traditionaliste (les fraises des gardiens de la Tour, le carrosse de la Reine, etc.), semble avoir complètement oublié, au sens profond du terme, au sens du *cœur*, tout son passé médiéval, et même Renaissance. On joue du Shakespeare, on l'apprend par cœur, mais on n'a conservé de l'Angleterre élisabéthaine que ce qui annonce l'Angleterre du XVIII^e et de la Reine Victoria. Combien de fois ai-je été surpris de voir mes interlocuteurs anglais (sauf de vieux médiévistes philologues, qui eux me comprenaient parfaitement) choqués par le sentiment que j'avais, comme historien, que l'Angleterre était très profondément enracinée dans la chair de l'Occident latin, ne serait-ce que par sa langue. Mais notre langue est une langue germanique, me répondaient-ils. Mais pas du tout ! Tout le monde devrait savoir que l'anglais n'est pas une langue germanique mais, en Angleterre, on l'oublie facilement. C'est au XIX^e siècle, au temps de Houston Stewart Chamberlain, que l'Angleterre s'est fabriqué un passé germanique emprunté à l'Allemagne qui se

détournait de son côté de son passé médiéval. Il y a donc une civilisation occidentale. Elle a été transportée aux Etats-Unis. L'Occident se continue en Amérique. C'est un rejeton et il est absurde d'exclure l'Amérique de la civilisation occidentale; elle en est à l'heure actuelle l'un des plus authentiques représentants. Au point de vue intellectuel, les grandes universités tiennent la place d'Athènes ou de Rome. Cependant j'ai fait l'expérience du dépaysement d'un Européen en Amérique : dans mon premier voyage, nous avons traversé une partie de l'Amérique, le Nord-Est, et à cette occasion, j'ai éprouvé le sentiment non européen de l'immensité. Aujourd'hui que je connais mieux l'Amérique, j'ai moins ce sentiment, surtout dans l'Est!

L'Europe a donc pour moi deux caractères : le premier est d'être la civilisation occidentale, comme les Etats-Unis, et le second est d'être un monde plein, un monde où l'espace est très serré, la densité très forte, où la continuité entre le présent et le passé est toujours apparente, ce qui n'est pas le cas aux Etats-Unis. C'est ça l'Europe pour moi : la culture occidentale latine *et* un monde plein.

A. B. : Etes-vous conscient de travailler dans une tradition européenne, entouré d'une culture à laquelle vous êtes très attaché? Parce qu'il y a une théorie selon laquelle les intellectuels en général sont assez anti-européens¹, ont mauvaise conscience vis-à-vis du tiers-monde, et que tout ce qu'a fait l'Occident est mauvais. Croyez-vous que ce pessimisme culturel des intellectuels face à l'Occident soit bien fondé?

Ph. A. : C'est une question intéressante. Vous faites allusion à ce que l'on appelle le péché d'eurocéanocentrisme, chez les gens qui s'occupent du tiers-monde. Par là, vous introduisez une nouvelle notion qui est

1. Cf. André Reszler, *L'Intellectuel contre l'Europe*, Paris, PUF, 1976.

différente de celle de l'appartenance à une tradition européenne, occidentale : la notion de civilisation moderne. Les intellectuels auxquels vous faites allusion, qu'est-ce qu'ils reprochent à l'Europe ? La colonisation, son exploitation économique, mais aussi d'avoir ruiné les traditions non européennes, par exemple africaines ou amérindiennes, ou asiatiques, pour leur substituer la civilisation européenne, les religions européennes, etc. Il y a là une ambiguïté qui provient de ce que la tradition occidentale non seulement plonge dans un milieu très ancien, qui est une combinaison de l'hellénisme et de la romanité, plus la chrétienté médiévale et la Renaissance, mais se trouve également avoir produit ce qu'on pourrait appeler la technoculture contemporaine, même ambiguïté qu'on trouve d'ailleurs aussi aux Etats-Unis. Qu'est-ce qui est américain et qu'est-ce qui est la modernité ? Souvent on fait la confusion. Notre civilisation est devenue la créatrice de forces qui l'ont autant affaiblie qu'elle-même détruisait les autres cultures autochtones : une sorte d'apprenti sorcier. Je pense qu'il faut cependant faire la distinction. La technoculture ne se confond pas avec la civilisation occidentale, quoiqu'elle en ait bien été la fille.

A. B. : Ne devrait-on pas faire quelque chose pour raviver un certain intérêt pour la culture européenne de la part de ces intellectuels ?

Ph. A. : Je trouve que cet intérêt existe. Ce ne sont peut-être pas les mêmes intellectuels que ceux auxquels vous faites allusion. C'est une chose tout à fait frappante que le succès de l'histoire des sociétés pré-industrielles, des sociétés traditionnelles dans le monde d'aujourd'hui. Ce qu'on appelle l'histoire ethnologique, ou anthropologique, ou des mentalités, est une manière de faire l'histoire du passé comme un anthropologue ou un ethnologue reprend l'étude des sociétés exotiques contemporaines. Eh bien, cette

idées

-  littérature
-  idées actuelles
-  philosophie
-  arts
-  sciences
-  chroniques
-  sciences humaines

centre européen de la culture : l'europe et les intellectuels

A la veille des élections européennes de 1984, que représente l'Europe pour les intellectuels de nos pays? Se sentent-ils concernés par la construction européenne? Leur apparaît-elle ou non comme la tâche historique majeure de la fin du XX^e siècle évoquée par certains?

Pour le Centre européen de la Culture, Alison Browning a interrogé sur ce thème une vingtaine d'intellectuels européens. A travers ses conversations avec Eugène Ionesco, Jean d'Ormesson, Michel Tournier, Leszek Kolakowski, etc., l'enquête apporte des réponses significatives par leur diversité même.

Dans la continuité des siècles, la seule unité vécue par les Européens n'a été ni géographique, ni politique, et encore moins économique, mais culturelle au sens le plus large du terme. C'est donc aux intellectuels que la question de l'Europe devait être posée en priorité.

illustration de wiaz



9 782070 355006

Extrait de la publication

ISBN 2-07-035500-4

A 35500



catégorie

5